

**Vive le marxisme-léninisme-maoïsme!  
Vive la guerre populaire!**

---

**HENRI BARBUSSE**

**Préface à « Dans l'Enfer du Vrai »**

**juillet 1926**

Quelques-uns de ceux qui parlent aux foules leur disent :

« Le monde est mal fait ou plutôt la société est mal faite. De toutes les créatures qui s'acheminent ici-bas de l'enfance à la jeunesse et de la jeunesse à la mort, il en est peu qui vivent leur vie, qui se développent selon les conditions naturelles, selon leur droit à l'existence, à la lumière, en un mot selon leur droit imprescriptible d'être vivants. »

Grandes et justes théories qui dessinent actuellement parmi l'ensemble formidable des habitants du globe de nouvelles perspectives, de nouvelles lignes d'action. Il en ressort, comme moyen de délivrance, comme moyen de salut, un redressement total des vieilles institutions et des antiques légendes sociales.

Mais ce sont là des théories qui synthétisent en formules, un état de choses universel. Elles sont solides étant logiques, mais il est nécessaire à chaque instant qui passe, de les démontrer par des faits, de les étayer par des réalités concrètes. Dans le chaos qui nous entoure, les tragiques vérités sont souvent voilées et déformées par quelques apparences de progrès, des prospérités partielles, quelques détails déconcertants qui se posent comme des écrans devant les

yeux, et ceux dont l'esprit n'est pas orienté droit comme celui de savants passionnés, perdent de vue la poignante réalité.

Il est nécessaire que l'on ramène dans cette réalité les regards et les esprits des masses, du prolétariat et des classes moyennes. C'est l'oeuvre qu'accomplit avec précision et avec force l'artiste populaire dont quelques-unes des planches les plus typiques figurent dans cet album.

Feuilleter ces pages, c'est parcourir le monde contemporain dépouillé des comédies superficielles qui éblouissent et donnent le change. C'est faire un pèlerinage dans la société d'aujourd'hui en s'arrêtant aux cas essentiels qui sont le produit de ce qu'on appelle la civilisation. Ce sont les résultats - déblayés par la clairvoyance et le talent - d'une organisation monstrueuse, anti-humaine, illogique et immorale.

C'est la réponse non plus par des mots, mais par des faits, par des exemples. saignants pris dans la vie même et qui vivent, à cette question: Qu'est-ce que six mille ans d'histoire et de soi-disant progrès ont fait de l'homme ?

Tout artiste emprunte les secrets de ses réalisations à ce pouvoir créateur qu'on appelle l'imagination. Mais ici l'imagination ne consiste pas à inventer des drames ou des tragi-comédies sinistres, à créer de toutes pièces des personnages, mais à puiser dans les multitudes palpitantes, des exemples et des symboles qui caractérisent le mieux la destinée imposée à cette multitude par les lois sociales.

A l'entrée de ce monde réel qui a tous les aspects, tous les abîmes, toutes les horreurs d'un enfer, il est juste que figure, comme un annonciateur, un être qui signifie l'homme du peuple arrivé à l'a vieillesse et que cette caricature qui est en même temps un portrait ressemblant soit un pauvre et un mendiant.

Toute l'histoire de la guerre, de la guerre qui se pare d'une publicité de grandes phrases, d'une réclame de grands sentiments et d'une sorte

de culte magique, elle est réellement remise au point par les spectres vrais que de Champs évoque avec un simplisme si pathétique.

Elle est déjà toute entière dans le seul contraste de ce banquet officiel où l'on paye les morts avec des discours et des bombances, et ce Conseil de Réforme où, sans souci de leur faiblesse, on diminue les maigres pensions des survivants de la guerre: « Honorer les morts, achever les vivants! », c'est là le cri que la conscience exhale à travers les chaudes glorifications et les règlements glacés.

Le souci que les grands chefs professent pour la chair à canon, il s'exprime dans la phrase lapidaire des deux cavaliers étoilés qui, se racontant leurs bons souvenirs de guerre, disent: « Ceci se passait à peu près au moment où je fis fusiller au hasard une demi-douzaine de mes hommes. »

Cet aveu n'est pas celui de quelque exceptionnel maniaque, de quelque sadique amateur d'assassinat; il évoque au contraire d'innombrables faits dont quelques-uns seulement sont venus jusqu'ici au grand jour, irréfutables, indélébiles et que les masses ne doivent jamais oublier désormais.

Les cas indéniables de meurtres volontaires accomplis par les grands chefs, sont suffisamment abondants pour donner à cette abominable confession l'ampleur d'une vérité historique.

Personne n'ose plus plaider les circonstances atténuantes et prétendre qu'il s'agit de choses qui ne se sont passées que dans une infime proportion, devant l'image qui nous parle au coeur: « Pour le fusillé. Dix ans plus tard. Une pension de famine à sa veuve et deux étoiles de plus au fusilleur ».

Alors concluons tous, camarades, et nous aurons hélas sinistrement raison: « Faites des enfants, la patrie en fera des morts. ». Ceux qui ont fait la guerre ont encore dans leurs oreilles l'écho des solennelles promesses avec lesquelles on les a fait marcher.

On leur disait qu'après cette guerre pour la liberté et la justice

s'ouvrirait une période de paix pour l'humanité et que le sacrifice qu'on leur demandait serait le dernier. Il a été le dernier pour beaucoup d'entre eux qui pourrissent sur l'infamale laideur des champs de bataille, cimetière à forme humaine, cité de squelettes.

Mais il n'est pas le dernier pour les autres: ceux qui ont grandi et ceux qui deviennent à mesure que les années passent, bons pour la boucherie. En attendant les nouvelles guerres continentales que la politique internationale rend de plus en plus fatales et de plus en plus proches, il y a les guerres coloniales.

Ces guerres-là sont faites de la même manière et pour les mêmes raisons que toutes les autres guerres : elles consistent à acheter avec le sang de la jeunesse prolétarienne, les territoires, ou la main-d'oeuvre, ou les débouchés, ou les traités commerciaux dont quelques personnages ont besoin pour augmenter leurs fortunes.

L'impressionnant dénonciateur qu'est l'artiste nous montre la guerre coloniale en une invective dramatiquement spirituelle: « Le chemin des gisements, le voici. »

Et il ne se trompe pas non plus lorsque, écartant les mensonges et les illusions il nous fait voir un champ de croix de bois, un coffre-fort et un gros homme devant, en nous disant que c'est ainsi qu'il faut lire et comprendre le communiqué colonial: « Nous avons réalisé tous les objectifs. »

La Guerre du Droit a fait des morts, des invalides et des pauvres, en marge de la vie, et bien heureux encore celui qui peut troquer son uniforme constellé de croix de guerre, contre celui d'un portier de dancing ou de palace.

Dans la chambre dépouillée, devant le portrait d'un jeune homme, les survivants de la victime demandent : « Pourquoi ? », il semble que cette interrogation s'exhale de leur gorge comme une plainte lancinante et irrésistible...

Pourquoi ? Pourquoi les soldats ennemis cramponnés l'un à l'autre

ont-ils roulé ensemble au fond de l'abîme ? Pourquoi les peuples jetés les uns contre les autres ont-ils tombé pareillement à la misère ou au néant ?

Voici ce qui va nous donner sur ce point quelques clartés : il existe dans quelques lieux du monde, dans un autre cycle que celui que nous venons de traverser, parmi le fourmillement des grandes villes, du plaisir et du luxe. Là, on rit et on jouit. C'est le monde éclatant et rayonnant des profiteurs.

Ces profiteurs, malgré les illuminations dont ils scintillent et le bruit qu'ils font, sont peu nombreux. Il faut bien qu'ils soient peu nombreux pour avoir beaucoup à se partager. Ils sont parfois sortis du rang des opprimés. Ils n'en sont sortis presque fous que par la fraude et la lâcheté.

C'est ou bien le bonhomme ingénieux : « C'est vous qui teniez le camion-bazar du 12<sup>e</sup> secteur, » - qui s'étale dans quelque restaurant opulent à côté de bouteilles de champagne et de son épouse étincelante de diamants, à force d'avoir spéculé sur le besoin et sur le malheur.

Ou bien c'est le gros industriel qui continue cyniquement à bénéficier par la grâce d'un privilège totalement absurde, du travail des autres : « Continuez à travailler pour moi, je vais me reposer pour vous. »

C'est pour ceux-là qu'un fantôme loqueteux à forme humaine promène sur son dos une pancarte où est annoncé un réveillon à 100 francs par tête et c'est aussi pour sauvegarder les intérêts de ceux-là en les parant d'un masque d'idéalisme, que les Sociétés des Nations, et autres organisations de même espèce, battent la grosse caisse des désarmements, tout en entretenant soigneusement la cause sacrosainte des armements à outrance, des concurrences et des guerres.

C'est pour ceux-là que les personnes bien pensantes, que les grands pontifes officiels ou officieux font valoir les grands principes et que les prêtres eux-mêmes excitent à la guerre aujourd'hui dans cette Syrie où celui dont ils se réclament a été crucifié par des gens qui

leur ressemblaient.

Lorsque l'on revient de ce voyage à travers la réalité, de ce pèlerinage dont je parlais plus haut, on se convainc que l'on ne peut plus de nos jours être honnête homme sans être révolutionnaire.